

Jamais, Abélard, et je te le jure ... PdP 8 2020

Jamais, Abélard, et je te le jure devant le ciel et la terre, je n'ai été plus près de Dieu que dans nos embrassements. L'éternité m'a été donnée à voir, l'éternité qui nous traverse depuis le début des temps et nous fendra dans la lumière. Ma vie entière n'a été depuis que l'ombre portée de ces instants. Et personne, aucun des Pères de l'Eglise, m'entends-tu, aucun Pontife – et tu connais ma foi – ne m'en dissuadera : la voie du divin a passé pour moi par les entrailles. Ton entrée intempestive en moi, le furieux déferlement de mille vagues, les chevaux fous lâchés dans un fracas d'écume ... Non, Abélard je ne me tairai pas, tu m'as suppliée maintes fois de transcender ce passé – et je me suis fait violence pour te plaire. Aujourd'hui je retourne à la source de ma vie. Ton acharnement à cogner en moi, à ébranler portes et vantaux, le bélier féroce de tes assauts répétés ! Nos cheveux s'engluent de salive et de sueur, tes dents me broient, ta langue ouvre mes plaies. Et je me retrouve de l'autre côté du rivage, démantée, éparse au sol, toutes voiles déchirées, radieuse, au havre de tes bras. Mon sacre ! Non je ne me tairai pas ! Et ton désir de moi ruisselle sur mes hanches, fouille mes entrailles, multiplie en moi les espaces serties de ma chair. Jamais je n'eusse cru que l'amphore de mon ventre recèle tant d'autres secrets qui, forcés, révèlent encore, dans un déclic suave, d'autres autres, d'autres encore. Et plus avant où tu pénètres, tous ces mois où nous ne fîmes que nous aimer, plus se multiplient les profondeurs dont je suis le vigile. Parfois, quand je marche dans les rues, je suis bercée entière de résonances et d'échos comme le corps d'une viole dont, longtemps après que la musique a cessé, palpitent les éclisses et les ouïes. Parfois j'ose à peine respirer, et j'avance lentement, très lentement, comme une reine sous un dais brodé d'étoiles et de lances. Parfois aussi, l'espace résonne en moi comme dans une église – et mon émotion est si profonde que les larmes coulent jusqu'aux coins de mes lèvres sans même que m'alerte le sel sur ma langue. Parfois, de longues heures après que tu m'as aimée, je te sens remuer en moi comme un passager clandestin.

J'ai navigué des mois durant, la coque ample et galbée, les soutes pleines d'huile, d'ambre et de nard, les hanches lourdes, riche à crier, ah, plus vivante que la corde pincée d'un luth, ah, morte presque de la grâce d'être ton amante ! Mes entrailles exultent. Mon corps tinte, frappé au cœur de son métal. Sur mes épaules, ruissellent des jardins ; prairies, lacs et rivières cascades le long de mon dos et de mes reins. Dieu déborde.

Tu vois, j'ai ouvert les vannes et tout est submergé, noyé ! Les images se bousculent, s'annulent, se déploient. Ah, tant pis, je me laisse emporter. Ah, tant pis !